

des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom¹. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; et l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait, il nommeroit le coupable².

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, et des colonnes qui s'élèvent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toit et les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux³. Les parties dégradées par le feu, seront restaurées; celles qu'il a détruites, réparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, et les ouvrages de quelques célèbres artistes⁴; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la sculpture⁵, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes Grecques⁶. La tête

¹ Cicer. de nat. deor. l. 2, c. 27, t. 2, p. 456. Plut. in Alex. t. 1, p. 665. Solin. c. 40.

² Aul. Gell. l. 2, c. 6. Val. Max. l. 8, c. 15, ext. tern. n. 5.

³ Aristot. cur. rei fam. mil. t. 3, p. 505. Strab. l.

14, p. 640.

⁴ Aristot. in nub. v. 598. Plin. l. 34, c. 8, t. 2, p. 649.

⁵ Strab. l. 14, p. 641. Plin. l. 35, c. 10, t. 2, p. 697.

⁶ Pausan. l. 4, c. 31, p. 357.

de la Déesse est surmontée d'une tour; deux tringles de fer soutiennent ses mains; le corps se termine en une gaine enrichie de figures d'animaux et d'autres symboles*.

Les Ephésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très sage. L'architecte dont le plan est choisi, fait ses soumissions, et engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excède-t-elle d'un quart? le trésor de l'état fournit ce surplus. Vaut-elle par-delà le quart? tout l'excédent est prélevé sur les biens de l'artiste¹.

M I L E T.

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples, ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots et d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumières et des plaisirs; c'est l'Athènes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agrémens divers²; Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Helléspont, de la Propontide et du

* Voyez la note à la fin p. 203. du volume.

¹ Vitruv. præf. l. 10, deor. v. 241.

Pont-Euxin ¹ *. Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes ; elle se félicite d'avoir produit Aspasia, et les plus aimables courtisanes. En certaines circonstances, les intérêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre ; en d'autres, elle a déposé les armes sans les avoir flétries ; et de là ce proverbe : Les Milésiens furent vaillans autrefois ².

Les monumens des arts décorent l'intérieur de la ville ; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières, et baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux, au milieu de cette plaine, qui s'honore de porter son nom, et se pare avec orgueil de ses bienfaits ³ ! Combien de fois, assis sur le gazon qui bord ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissans, ne pouvant nous rassasier, ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté ⁴, nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos ames, et les jeter, pour ainsi di-

¹ Ephor. ap. Athen. lib. 12, p. 523. Strab. l. 14, p. 635. Senec. de consolat. ad Helv. c. 6. Plin. l. 5, c. 29, t. 1, p. 278.

* Sénèque attribue à Milet 75 colonies ; Pline, plus de 80. Voyez les citations.

² Athen. l. 12, p. 523.

Aristoph. in Plut. v. 1003.

³ Herodot. l. 7, c. 26. Strab. l. 12, p. 577 et 578.

⁴ Herodot. l. 1, c. 142. Pausan. l. 7, c. 5, p. 533 et 535. Chandl. trav. in Asia, chapt. 21, p. 78.

re, dans l'ivresse du bonheur ! Telle est l'influence du climat de l'Ionie ; et comme, loin de la corriger, les causes morales n'ont servi qu'à l'augmenter, les Ioniens sont devenus le peuple le plus efféminé, et l'un des plus aimables de la Grèce.

Il règne dans leurs idées, leurs sentimens et leurs mœurs ¹, une certaine mollesse qui fait le charme de la société ; dans leur musique et leurs danses ², une liberté qui commence par révolter, et finit par séduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, et leur luxe s'est enrichi de leurs découvertes : des fêtes nombreuses les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voisins ; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le désir de plaire ³. Et de là ce respect qu'ils conservent pour les traditions anciennes qui justifient leurs foiblesses. Auprès de Milet, on nous conduisit à la fontaine de Biblis, où cette princesse infortunée expira d'amour et de douleur ⁴. On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ses faveurs au jeune Endymion ⁵. A Samos, les amans malheureux vont

¹ Aristoph. in them. 525.

v. 170. Schol. ibid. Id. in eccles. v. 913. Plat. de leg. l. 3, t. 2, p. 680. Ephor. l. 12, p. 526.

² Xenophan. ap. Athen. l. 12, p. 526.

³ Pausan. l. 7, c. 5, p. 535. Conon. ap. Phot. p. 423. Ovid. metam. l. 9, c. 454.

⁴ Horat. l. 3, od. 6, v. 21. Athen. l. 14, c. 5. p. 5.

⁵ Pausan. l. 5, c. 1, p. 5.

adresser leurs vœux aux mânes de Léontichus et de Rhadine¹.

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes, on aperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monumens, parmi lesquels s'élèvent par intervalles des pyramides et des obélisques; un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnasse en Doride, remonte vers le nord pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 stades environ*, s'offrent à ses yeux quantité de villes dispersées sur les côtes du continent et des îles voisines. Jamais dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talens distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhasius à Ephèse** ; Xénophane*** à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomènes; Homère par-tout: j'ai déjà dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célèbres de l'Ionie, par la même raison, qu'en parlant des habitans de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

376. Plin. l. 2, c. 9, t. 1, p. 76. Hesych. in *Endom*, etc.

¹ Pausan. *ibid*.

* Environ 34 lieues.

** Apelle naquit aussi dans cette contrée; à Cos suivant les uns, à Ephèse, suivant les autres.

*** Chef de l'école d'Elée.

C N I D E.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montra, en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations¹. Un moment après nous nous trouvâmes en présence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts². Comment peindre la surprise du premier coup-d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt? nous prêtions nos sentimens au marbre³; nous l'entendions soupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets, sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans, l'un disoit: „Venus a quitté l'Olympe, elle habite parmi nous.” Un autre: „Si Junon et Minerve la voyoient maintenant, elles ne se plaindroient plus du jugement de Pâris⁴.”

¹ Strab. l. 2, p. 119; l. 14, p. 656.

² Plin. l. 36, c. 5, t. 2, p. 726. Lucian. in *amor*. §. 13, t. 2, p. 411.

³ Diod. Sic. *eclog*. ex l. 26, p. 884.

⁴ Anthol. l. 4, c. 12, p. 323.

Un troisième : „La Déesse daigna autrefois
 „ se montrer sans voile aux yeux de Paris,
 „ d'Anchise et d'Adonis. A-t-elle apparu de
 „ même à Praxitèle¹? Oui, répondit un des
 „ élèves, et sous la figure de Phryné².” En
 effet, au premier aspect, nous avons reconnu
 cette fameuse courtisane. Ce sont de part et
 d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos
 jeunes artistes y découvroient en même temps
 le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de
 Praxitèle, nommée Cratine³.

C'est ainsi que les peintres et les sculpteurs,
 prenant leurs maîtresses pour modèles, les ont
 exposées à la vénération publique, sous les
 noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils
 ont représenté la tête de Mercure, d'après celle
 d'Alcibiade⁴.

Les Cnidiens s'enorgueillissent d'un trésor
 qui favorise à-la-fois les intérêts de leur com-
 merce, et ceux de leur gloire. Chez des peu-
 ples livrés à la superstition, et passionnés pour
 les arts, il suffit d'un oracle ou d'un monu-
 ment célèbre, pour attirer les étrangers. On en
 voit très souvent qui passent les mers et vien-
 nent à Cnide contempler le plus bel ouvrage
 qui soit sorti des mains de Praxitèle⁵ *.

¹ Id. ibid. p. 324.

² Athen. l. 13, c. 6,
 p. 591.

³ Clem. Alex. cohort.
 ad gent. p. 47. Lucian. in
 amor. §. 13, t. 2, p. 411.

⁴ Clem. Alex. ibid.

⁵ Plin. l. 36, c. 5, t. 2,
 p. 726.

* Des médailles frap-
 pées à Cnide du temps des
 empereurs Romains, re-
 présentent, à ce qu'il pa-
 roît, la Vénus de Praxi-

Lysis, qui ne pouvoit en détourner ses re-
 gards, exagéroit son admiration, et s'écrioit
 de temps en temps : Jamais la nature n'a pro-
 duit rien de si parfait ! Et comment savez-
 vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini
 de formes qu'elle donne au corps humain, il
 n'en est point qui surpasse en beauté celle que
 nous avons devant les yeux ? A-t-on consulté
 tous les modèles qui ont existé, qui existent
 et qui existeront un jour ? Vous conviendrez
 du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces
 modèles, et qu'en assortissant avec soin les
 beautés éparses sur différens individus¹, il a
 trouvé le secret de suppléer à la négligence
 impardonnable de la nature : l'espèce huma-
 ine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat et
 de dignité dans nos ateliers, que parmi tou-
 tes les familles de la Grèce ? Aux yeux de la
 nature, repris-je, rien n'est beau, rien n'est
 laid, tout est dans l'ordre. Peu lui importe
 que de ses immenses combinaisons, il résulte
 une figure qui présente toutes les perfections
 ou toutes les défauts que nous assignons
 au corps humain : son unique objet est de con-
 server l'harmonie, qui, en liant par des chaî-
 nes invisibles, les moindres parties de l'un-
 vers à ce grand tout, les conduit paisiblement
 à leur fin. Respectez donc ses opérations, elles

tèle. De la main droite, la
 Déesse cache son sexe; de
 la gauche, elle tient un
 litge au-dessus d'un vase

à parfums.

¹ Xenoph. memor. l. 3,
 p. 781. Cicér. de juvent.
 l. 2, c. 1, t. 1, p. 75.

sont d'un genre si relevé, que la moindre réflexion vous découvrira plus de beautés réelles dans un insecte, que dans cette statue.

Lysis, indigné des blasphêmes que je prononçois en présence de la Déesse, me dit avec chaleur : Pourquoi réfléchir, quand on est forcé de céder à des impressions si vives ? Les vôtres le seroient moins, répondis-je, si vous étiez seul et sans intérêt, sur-tout si vous ignoriez le nom de l'artiste. J'ai suivi les progrès de vos sensations : vous avez été frappé au premier instant, et vous vous êtes exprimé en homme sensé ; des ressouvenirs agréables se sont ensuite réveillés dans votre cœur, et vous avez pris le langage de la passion ; quand nos jeunes élèves nous ont dévoilé quelques secrets de l'art, vous avez voulu enchérir sur leurs expressions, et vous m'avez refroidi par votre enthousiasme. Combien fut plus estimable la candeur de cet Athénien qui se trouva par hasard au portique où l'on conserve la célèbre Hélène de Zeuxis ! Il la considéra pendant quelques instans ; et moins surpris de l'excellence du travail, que des transports d'un peintre placé à ses côtés, il lui dit : Mais je ne trouve pas cette femme si belle. C'est que vous n'avez pas mes yeux, répondit l'artiste.

Au sortir du temple, nous parcourûmes le bois sacré, où tous les objets sont relatifs au

¹ Plut. ap. Stob. serm. hist. l. 14, p. 47.
61, p. 394. Ælian. var.

culte de Vénus. Là semblent revivre et jouir d'une jeunesse éternelle, la mère d'Adonis, sous la forme du myrte ; la sensible Daphné, sous celle du laurier¹ ; le beau Cyparissus, sous celle du cyprès². Par-tout le lierre flexible se tient fortement attaché aux branches des arbres ; et en quelques endroits, la vigne, trop féconde, y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de superbes platanes protégeoient de leur ombre, nous vîmes plusieurs groupes de Cnidiens, qui, à la suite d'un sacrifice, prenoient un repas champêtre³ : ils chantoient leurs amours, et versaient fréquemment dans leurs coupes le vin délicieux que produit cette heureuse contrée⁴.

Le soir, de retour à l'auberge, nos jeunes élèves ouvrirent leurs porte-feuilles, et nous montrèrent dans des esquisses qu'ils s'étoient procurées, les premières pensées de quelques artistes célèbres⁵. Nous y vîmes aussi un grand nombre d'études qu'ils avoient faites d'après plusieurs beaux monumens, et en particulier, d'après cette fameuse statue de Polyclète, qu'on nomme le Canon ou la règle⁶. Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que composa cet artiste, pour justifier les proportions de sa fi-

¹ Philostr. in vitâ Apoll. l. 1, c. 16, p. 19. Virgil. eclog. 3, v. 63.

² Philostr. ibid.

³ Lucian. in amor. §. 12, t. 2, p. 409.

⁴ Strab. l. 14, p. 637.

⁵ Petron. in satir. p. 311. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 19, p. 260.

⁶ Plin. l. 34, c. 8, t. 2, p. 650. Lucian. de mort. Peregr. §. 9, t. 3, p. 331.

gure ¹, et le Traité de la symétrie et des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor ².

Alors s'élevèrent plusieurs questions sur la beauté, soit universelle, soit individuelle: tous la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre espèce; tous convenoient qu'elle produit une surprise accompagnée d'admiration, et qu'elle agit sur nous avec plus ou moins de force, suivant l'organisation de nos sens et les modifications de notre ame. Mais ils ajoutoient, que l'idée qu'on s'en fait n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, et variant par-tout, suivant la différence de l'âge et du sexe, il n'étoit pas possible d'en réunir les divers caractères dans une définition exacte.

Un de nous, à-la-fois médecin et philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des élémens primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces élémens, et la beauté, de l'ensemble de ces parties ³. Non, dit un des disciples de Praxitèle, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui se traînant servilement après les règles, ne s'attacheroit qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions.

On lui demanda quels modèles se propose

¹ Galen. de Hippocr. et Plat. dogmat. l. 5, t. 1, p. 288.

² Plin. l. 35, c. 11, t.

2, p. 704.

³ Galen. de Hippocr. et Plat. dogmat. l. 5, t. 1, p. 288.

un grand artiste, quand il veut représenter le souverain des dieux, ou la mère des Amours. Des modèles, répondit-il, qu'il s'est formés d'après l'étude réfléchie de la nature et de l'art, et qui conservent, pour ainsi dire, en dépôt tous les attraits convenables à chaque genre de beauté. Les yeux fixés sur un de ces modèles, il tâche par un long travail de le reproduire dans sa copie ¹; il la retouche mille fois; il y met tantôt l'empreinte de son ame élevée, tantôt celle de son imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majesté suprême dans le Jupiter d'Olympie, ou les grâces séduisantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté subsiste, lui dis-je; ces simulacres de beauté dont vous parlez, ces images abstraites où le vrai simple s'enrichit du vrai idéal ², n'ont rien de circonscrit ni d'uniforme. Chaque artiste les conçoit et les présente avec des traits différens. Ce n'est donc pas sur des mesures si variables, qu'on doit prendre l'idée précise du beau par excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, jusqu'à ce modèle que suivit l'ordonnateur de toutes choses, quand il débrouilla le chaos ³.

¹ Plat. de leg. l. 6, t. 2, p. 767.

² Cicer. orat. c. 2, t. 1, p. 421. De Piles, cours de peint. p. 32. Winckelm.

hist. de l'art. t. 2, p. 41.

Jun. de pict. vet. l. 1, c. 2, p. 9.

³ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 93. Plat. in Tim. ibid. p. 29.

Là se trouvoient tracées d'une manière ineffable et sublime *, toutes les espèces des objets qui tombent sous nos sens †, toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverses époques de notre vie. Si la matière rebelle n'avoit opposé une résistance invincible à l'action divine, le monde visible posséderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulières, à la vérité, ne feroient sur nous qu'une impression légère, puisqu'elles seroient communes aux individus de même sexe et de même âge; mais combien plus fortes et plus durables seroient nos émotions à l'aspect de cette abondance de beautés, toujours pures et sans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles?

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumière émanée de la divinité, soupire sans cesse après le beau essentiel ‡; elle en recherche les foibles restes, dispersés dans les êtres qui nous entourent, et en fait elle-même jaillir de son sein des étincelles qui brillent dans les chef-d'œuvres des arts, et qui font dire que leurs auteurs, ainsi que les poètes, sont animés d'une flamme céleste §.

On admiroit cette théorie, on la combattoit; Philotas prit la parole. Aristote, dit-il, qui ne se livre pas à son imagination, peut-

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

† Plat. de leg. l. 10, t.

2, p. 597.

‡ Id. in conv. t. 3, p.

211. Id. in Phædr. p. 251.

§ Jun. de pict. l. 1, c.

4, p. 23.

être parce que Platon s'abandonne trop à la sienne, s'est contenté de dire que la beauté n'est autre chose que l'ordre dans la grandeur †. En effet, l'ordre suppose la symétrie, la convenance; l'harmonie: dans la grandeur, sont comprises la simplicité, l'unité, la majesté. On convint que cette définition renfermoit à peu près tous les caractères de la beauté, soit universelle, soit individuelle.

MYLASA.

Nous allâmes de Cnide à Mylasa, l'une des principales villes de la Carie. Elle possède un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très anciens, tous construits d'un beau marbre tiré d'une carrière voisine ‡. Le soir, Stratonius nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommé Iassus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son atten-

† Aristot. de mor. l. 4,

c. 7, t. 2, p. 49. Id. de Herodot. l. 1, c. 171.

poet. c. 7, t. 2, p. 658.

‡ Strab. l. 14, p. 658.

tion, et le féliciter sur son goût : -- Est-ce que la trompette a sonné, lui dit cet homme? -- Sans doute. -- Adieu donc ; je m'enfuis bien vite ¹. Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, et ne voyant autour de lui que très peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces : *Temples, écoutez-moi* ²; et après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

CAUNUS.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile ; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languissans, qui se traînoient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homère, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles ³. C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie : „Moi, répondit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fût mal-sain, puis-que je vois les morts s'y promener paisible-

¹ Strab. l. 14, p. 658.

³ Homer. iliad. l. 6, v.

² Athen. l. 8, c. 9, p. 348.

146.

„blement ¹." Il fallut partir au plus vite, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscretions, qui furent très mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement ; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle : Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein ; comment se peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le sien ?

CHAPITRE LXXIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

*Les îles de Rhodes, de Crète et de Cos.
Hippocrate.*

L'ILE DE RHODES.

Nous nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus et l'épouse du soleil ³; expressions peut-être relatives aux plaisirs que la Dées-

¹ Strab. l. 14, p. 651.

² Athen. l. 8, c. 9, p.

Eustath. in Dionys. perieg. 349.

v. 533. ap. Geogr. min. l.

³ Pind. olymp. 7, v. 25.

4, p. 101.